

thièvre et du prince de Conti, les trois Nemrods français. En juin 1765, ce régiment d'élite, composé de toutes les compagnies nobles, se mit bruyamment en campagne, flanqué de milliers de rabatteurs volontaires : paysans intéressés, marchant *pro domo sua*; curieux; mendiants; gamins de toutes tailles. Jamais la paisible Lozère n'avait entendu pareil vacarme. Toutes les ruses de la grande vénerie furent déployées, tous les secrets, professés par du Fouilloux, furent mis en lumière; plusieurs loups furent tués, mais le loup sortit sain et sauf de la bagarre. Les innocents avaient, cette fois encore, payé pour le coupable.

Pendant que la vénerie française faisait ainsi buisson creux, des enfants et des femmes faisaient honte aux chasseurs. Une femme, attaquée par la bête, lui perçait la gueule d'un coup de baïonnette, attachée au bout d'un bâton. Quatre petits garçons et deux petites filles, le plus âgé n'ayant que douze ans, arrachaient à la gueule du monstre un des leurs qu'il avait saisi, et le harcelaient à coups de bâtons pointus au point de le mettre en fuite.

Enfin, l'heure de la justice arriva. M. Antoine fit cerner un jour les bois de la Réserve, près du pont qui conduit au petit village des Ternes, dans le canton de la Planèse, à une lieue environ de Saint-Flour. On était au 20 septembre; tandis que les valets de limiers et les chiens de louveterie foulaient le bois, le porte-arquebuse du roi, placé à un détroit, vit venir par un sentier un grand vieux loup qui lui prêtait le flanc, tout en le regardant d'assurance. M. Antoine tira : sa canardière était chargée de trente-cinq postes et d'une balle de calibre, assurées sur cinq coups de poudre. Ce coup, que pas un tireur sérieux ne voudrait tirer aujourd'hui (nous avons il est vrai la balle conique) lança rudement M. Antoine en arrière : mais la bête en tenait dans le flanc et à l'œil. Elle tomba, se releva et marcha sur le porte-arquebuse désarmé, qui cria à l'aide. Un garde du duc d'Orléans accourut et logea une balle dans la cuisse de la bête, qui fit trois pas et tomba roide morte.

Les paysans accoururent, et, d'une voix unanime, reconnurent l'ennemi. Il avait d'ailleurs à la gueule le coup de baïonnette de la paysanne intrépide. Ce n'était ni une hyène, ni un lynx, ni un métis d'ours, ni un acolyte du diable : c'était bien un grand vieux loup, portant 88 centimètres de hauteur, 1 mètre de circonférence et 1 mètre 84 centimètres de longueur, du bout du museau à l'extrémité de la queue. Il pesait 65 kilogrammes. Regardez sa tête, nous l'avons prise pour type de l'espèce.

Ce malfaiteur illustre avait, toute exagération mise de côté, dévoré 55 individus, femmes et enfants, et blessé plus ou moins grièvement 25 autres. Dans ce nombre ne figurait pas un homme, ni même un enfant de quinze ans.

Ce fut là la dernière illustration de la race. Depuis lors, le loup a vu tous les jours diminuer son prestige. En Angleterre, grâce à la mer qui entoure les trois royaumes, un paysan écossais a éventré

dans sa retraite solitaire la dernière louve anglo-saxonne, exemplaire oublié d'une famille éteinte, veuve stérile, unique et désolée comme la Dive de George Sand. En Italie, en Suisse, le nombre des loups a diminué sensiblement. En Espagne, les sierras y donnent encore asile à des loups presque aussi nombreux que les brigands et les contrebandiers. Cependant, soyons juste : il faudrait aujourd'hui faire un peu plus de chemin que n'en avaient à faire Henri III ou le royal maître d'Hernani, pour tirer des loups par douzaines.

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups.

Henri III, ce roi chevalier, eut aussi un jour affaire à six loups; mais il ne s'en fût pas tiré à son honneur sans le dévouement d'un ange gardien. Voici l'histoire, ou si mieux vous l'aimez, la légende.

Henri III avait remarqué, près des tombeaux du Cid et de don Fernand, une jeune fille, belle comme la madone, et dont les beaux yeux l'avaient blessé d'amour. Le chevalier couronné déclara sa flamme, mais aux premiers mots, la jeune fille avait disparu. Un an après, Henri III chassait, dans les environs de Burgos. Six loups fondirent sur lui, mirent ses chiens en pièces et lui-même allait périr, quand un coup d'arquebuse retentit, un des loups tombe mort, et les autres gagnent au pied. Henri se retourne, pour connaître son sauveur : il voit une jeune fille, la vierge des tombeaux, l'objet de son amour. Il s'en approche, elle pâlit, ses yeux se ferment, et elle tombe inanimée, en murmurant ces mots : — « Je ne devais plus te revoir, je meurs pour te sauver. »

La vieille haine de l'homme contre le loup a épuisé tous les moyens de destruction imaginables. L'ennemi des campagnes a été de tout temps traqué par le paysan, forcé de lui disputer la terre. Pièges, *épieux* et *fourches fières* ont vaillamment joué leur rôle. Mais nos plaisirs ont été plus funestes au loup que nos colères.

La vénerie a enrôlé contre le loup le cheval et le chien lui-même : on n'est jamais trahi que par les siens. Le limier ne donne, il est vrai, qu'à contre-cœur sur cette voie froide, et refuse souvent de fouler la bête quand elle est prise. Mais la science a vaincu les répugnances du chien, comme elle a triomphé des ruses et de la prodigieuse vélocité du loup.

La louveterie française, dont l'institution remonte à François I<sup>er</sup>, a fait de la chasse au loup un art noble. La loi moderne a utilisé cette institution de haut plaisir au profit des campagnes. La louveterie n'est aujourd'hui qu'un état-major, destiné à fournir des officiers à ces expéditions qu'on appelle battues, et que les Allemands nomment la chasse à la casserole. L'armée des paysans a eu quelquefois pour généraux de véritables illustrations militaires, des Berthier, des Alexandre de Girardin. Enfin la prime a ajouté aux puissants appas du

stupide des oncles Tom et le mieux dressé des Orangs, il y a un abîme, l'abîme de la raison.

Oui, plus je descends l'échelle humaine, plus je trouve la raison vacillante et mobile, plus je sens les passions brutales et les appétits grossiers prendre de force. Mais, enfin, à un si petit degré que ce puisse être, ce stupide Hottentot, ce Négrito féroce, ce brutal oncle Tom des déserts africains, seront capables de quelque esprit de suite, de quelque prévoyance, de quelque idée d'avenir, de quelque passion suivie, bonne ou mauvaise, de quelque sentiment confus du bien ou du mal. Le singe, au contraire, depuis l'Orang jusqu'au Galéopithèque, vit uniquement dans ses sens; il est frappé vivement de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il touche, mais il n'applique à rien l'exercice d'une conscience absente, d'une raison déductive ou inductive, dont la force génératrice n'a jamais trouvé place dans son crâne étroit et bestial. Sa pétulance est toute de tempérament; ses sentiments sont violents, mais passagers; le moment présent est leur seul domaine. Voyez un singe changer d'attitude, d'intention, sans cause possible, devenir hostile ou sympathique sans motif: la raison n'est pas là, chacun de ces gestes me crie son absence.

Qu'est-ce donc qui nous attire si fort vers le singe, qui nous fait trouver une distraction si aimée dans ses actions les plus indifférentes? C'est tout simplement sa ressemblance extérieure avec nous-mêmes et l'amusant contraste d'actions insensées avec une structure raisonnable. C'est là la source de plaisir qui peupla nos anciennes cours de fous véritables ou simulés.

Le vrai est que le singe ne singe pas ou singe peu. C'est une machine montée à peu près comme la nôtre, exécutant facilement des mouvements qui résultent de notre organisme et qu'il n'eût pas, quelquefois, trouvés lui-même. Ils ont quatre mains, et cependant ils n'ont pas notre adresse; c'est que l'adresse ne consiste pas seulement, comme l'ont cru quelques philosophes matérialistes, dans un pouce opposable aux autres doigts, mais dans l'intelligence qui fera mouvoir ces doigts et ce pouce.

Le singe est-il une caricature, une ébauche de l'homme? Je ne saurais le penser. La nature divine ne s'amuse pas à ces plaisanteries et à ces essais. Elle a pu, dans une grande vue systématique, constituer une progression ascendante des organisations inférieures à l'organisation parfaite, symbolisée dans l'embryogénie humaine. Elle a pu souder ainsi au premier anneau de la chaîne tous les autres anneaux, en rattachant l'homme à l'invisible infusoire; toutes les conditions de la vie devaient être parcourues par la force créatrice, et la série des organismes n'avait sans doute pas de lacune. Aujourd'hui, l'absence d'un certain nombre d'êtres créés à la première heure ne nous permet plus de comprendre le système entier. Ce n'est qu'à force d'interroger les poussières et les débris des mondes disparus, que nous

arrivons peu à peu à reconstituer la chaîne primordiale. Mais, que d'anneaux nous manquent encore! En attendant que nous les retrouvions dans les marnes, dans les houilles, dans les plâtres, dans ces strates énormes de coquillages marins, n'oublions pas que lors même que nous trouverions une créature encore plus rapprochée de l'homme que le singe par sa conformation extérieure, l'étincelle divine qui fait l'homme lui aurait toujours manqué.

Ce qui a fait la fortune du singe, c'est la niaiserie de l'homme. Nous avons prêté à ce quadrumane des pensées qui n'ont jamais habité son cerveau, nous avons élevé son intelligence jusqu'à son organisation apparente.

Voulez-vous des fables qui font du singe un rival de l'homme, il en pleut.

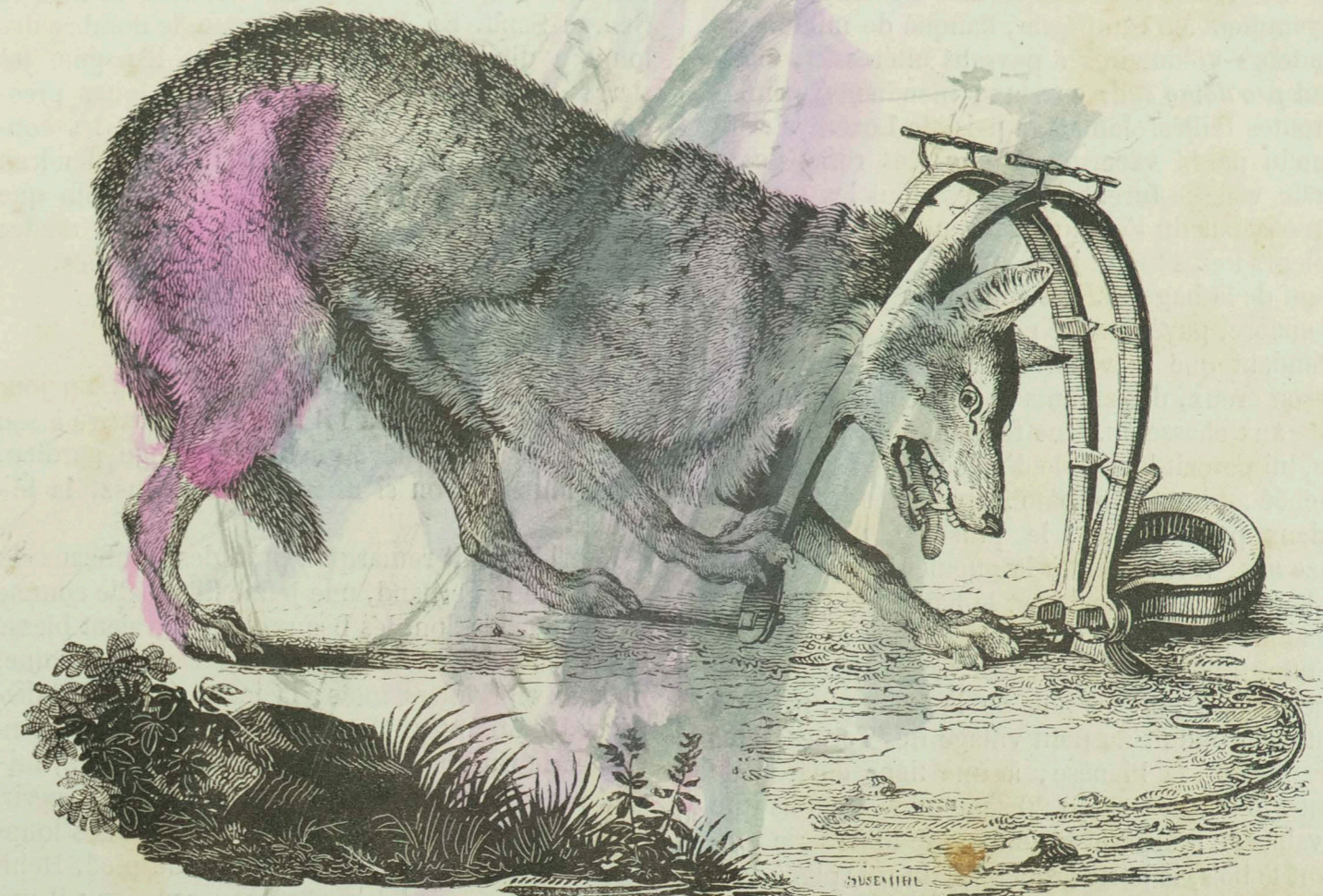
Saint Jérôme rapporte un dialogue entre un ermite de la Thébaidé et un satyre, dans lequel il est facile de reconnaître un singe de la grande espèce. Les singes de Saba figuraient parmi les dons les plus précieux que pussent envoyer au roi Salomon les rois tributaires du Nil blanc et d'Abyssinie. Les Égyptiens les tenaient en grande vénération ainsi que les Cynocéphales, et leur attribuaient une intelligence surnaturelle. La représentation de ces mystérieux pithèques se trouve fréquemment sur les monuments de l'antique Égypte, et c'est presque toujours le Cynocéphale Hamadryas que le naturaliste reconnaît dans les peintures des hypogées ou dans les sculptures des obélisques.

Cynocéphale, en grec, tête de chien, est le nom générique de singes africains et asiatiques, ayant les narines terminales, la face très-allongée, les canines supérieures développées en crocs redoutables, le caractère farouche, les mœurs sordides. Le Mandrille est le plus ignoble et le plus dangereux de ces singes féroces, que nous autres Anglais appelons *man-tiger*, homme-tigre.

C'est cet aimable animal que les Égyptiens avaient choisi pour emblème de leur dieu Toth, leur second Hermès, inventeur des lettres et de l'art d'écrire, le Cadmus égyptien. Quelle mystérieuse affinité la science hiéroglyphique avait-elle découverte entre le dieu de l'intelligence et ces Cynocéphales hideux, je ne saurais le dire; ce qu'il y a de certain, c'est que le Cynocéphale Hamadryas est encore aujourd'hui désigné par les Abyssins sous le nom de tota ou tata. Au dire d'Horapollon, qui me paraît gasconner ici plus fort que de raison, on conduisait ces singes dans les temples pour éprouver leur divinité: le prêtre leur présentait une tablette, un roseau et de l'encre, et si ces instruments ne leur étaient pas familiers, on les chassait comme singes vulgaires. Il est probable que les meneurs de Cynocéphales avaient soin de faire à l'avance l'éducation de leurs dieux futurs. Quoi qu'il en soit, vous reconnaîtrez souvent le Cynocéphale assis gravement devant une balance qu'il examine: le singe Toth joue là le rôle du juge suprême des âmes, du Minos égyptien. On en voit, par exemple,

plaisir et de la vengeance, l'appât encore plus puissant de la cupidité. On a payé, au tarif de la circu-

laire du 25 septembre 1807, jusqu'à 18 fr. pour une louve pleine, 15 pour une louve non pleine,



Loup pris au piège.

12 pour un loup, 3 pour un louveteau. Une trace (en langue de vénerie, le pied) de louveteau a

été, pendant quelques années, payée jusqu'à 6 fr. Tant d'ennemis ameutés expliqueraient suffisam-



La chasse de Henri III.

ment la disparition progressive des loups, si je n'avais oublié leur plus cruel ennemi, la civilisation.

Il y a deux choses incompatibles: les loups et les chemins de fer.

D' KAIME.

## DU SINGE A PROPOS DE L'HOMME

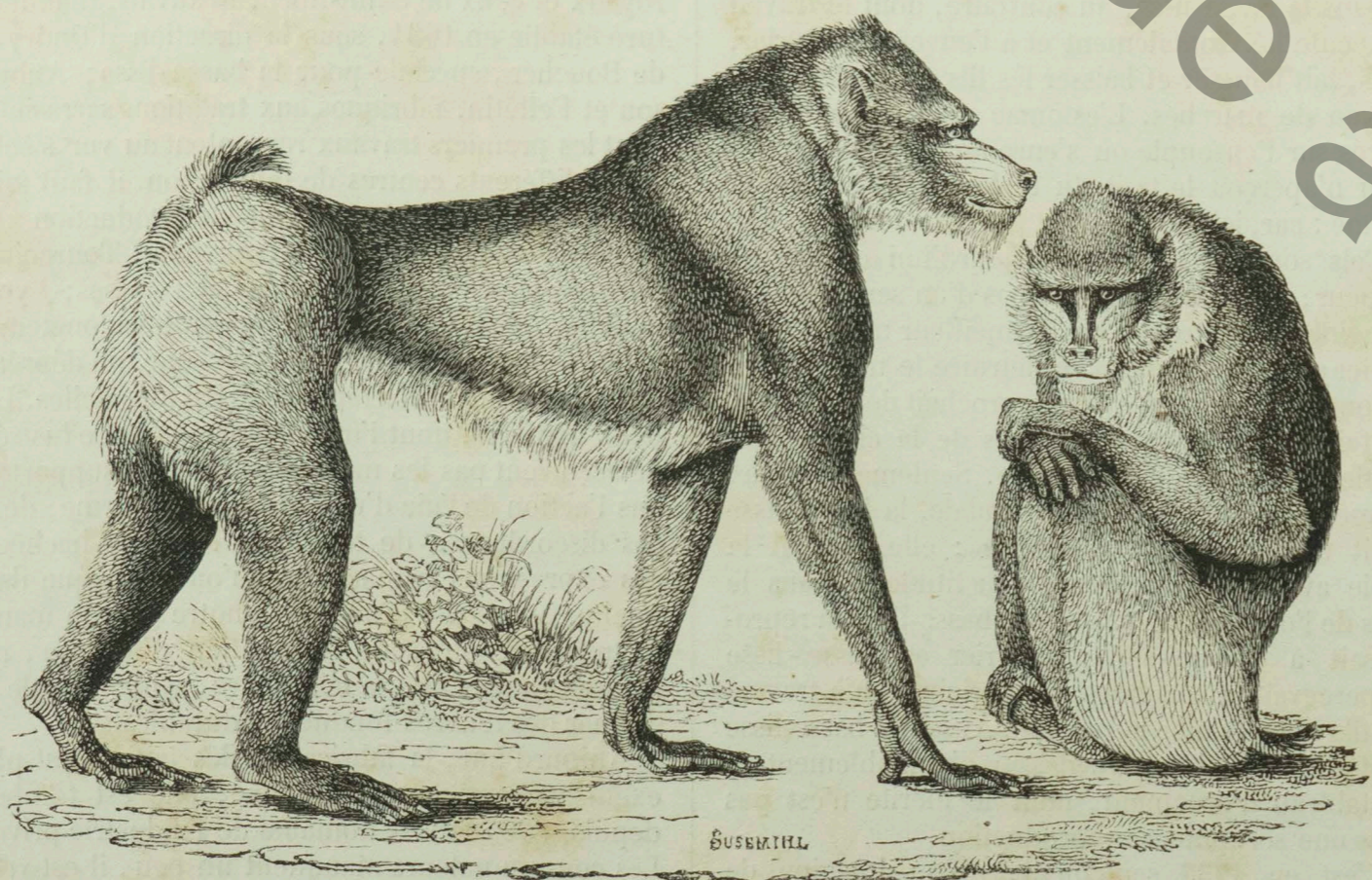
OU DE L'HOMME A PROPOS DU SINGE

On voyait, il n'y a pas longtemps, dans un des cirques de Paris, un monsieur tout de noir habillé, baguette en main comme l'intendant Tirtea-Fuera, et présidant à un repas dont les convives et les serviteurs n'étaient autre chose que des singes. Tout allait bien, sauf les contorsions et les grimaces, tant que l'œil du maître pesait sur ses singuliers acteurs; mais une distraction lui faisait-elle tourner la tête, les rôles étaient immédiatement intervertis; les laquais en livrée allongeaient la patte au milieu des plats ou léchaient à la hâte quelque assiette, en roulant des yeux effarés. Et de rire, car c'est dans ces contrastes, dans ces retours de nature, que la comédie simiesque puisait ses plus gais éléments.

J'admirais, comme les autres spectateurs, la verve grave et bouffonne de ces acteurs improvisés, et je m'étonnais de cette discipline, imposée à la plus mobile, à la plus inquiète, à la plus ingouvernable des créatures.

A travers songeries et singeries, j'en arrivai à me demander pourquoi nous trouvons si plaisantes les actions humaines reproduites par le singe, et quelle est après tout l'affinité, quelle est la différence entre ces deux êtres, dont l'un nous intéresse à un si haut degré: c'est l'homme que je veux dire et non le singe.

Singer, ce mot veut dire imiter, mais imiter ridiculement, sans conscience du but et sans intel-



Mandrille.

ligence de l'action qu'on imite; singer, c'est reproduire grossièrement la forme extérieure, en négligeant le fond. Voilà un mot qui est toute une définition du singe et qui le titre et le place dans la nature.

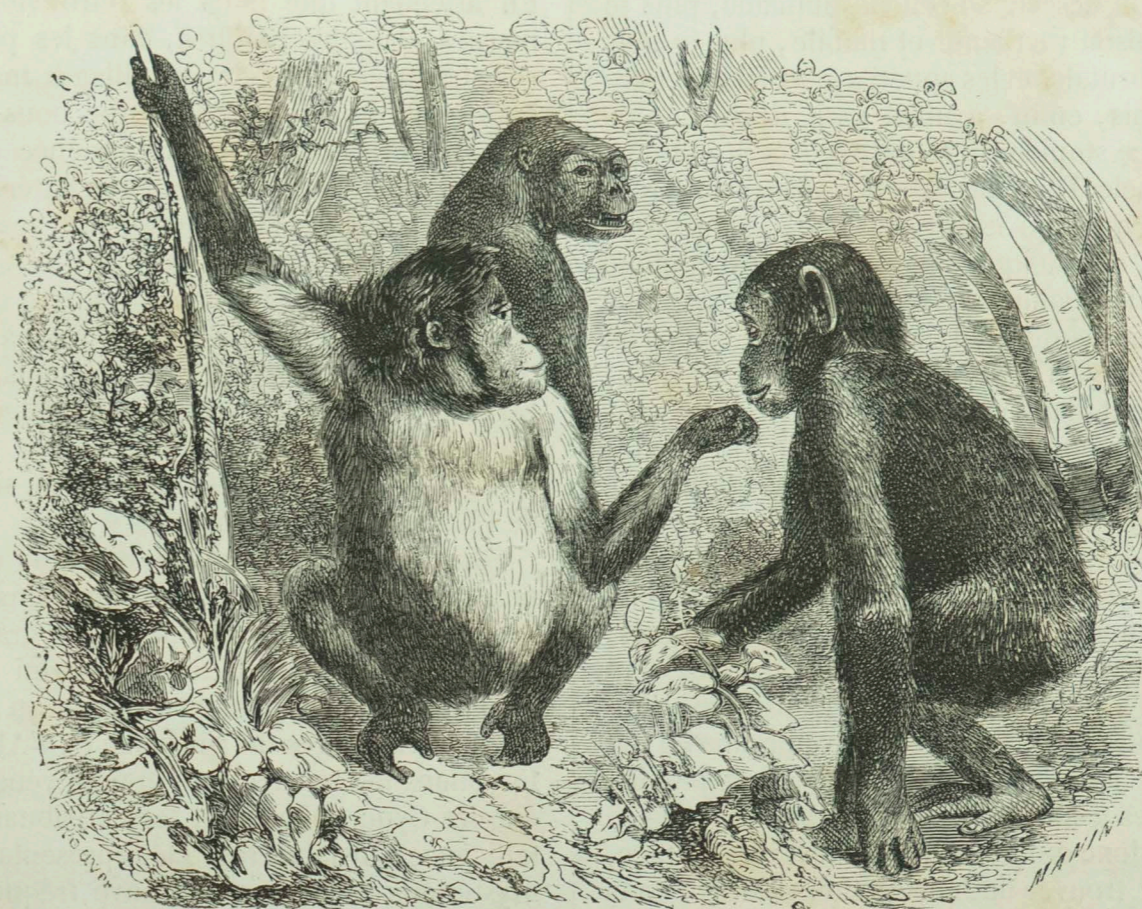
Et cependant, n'ai-je pas vu, dans les galeries de votre Muséum d'histoire naturelle, une salle portant pour inscription: *Primates*; l'homme et le singe y figurent à côté l'un de l'autre, comme mammifères d'un même ordre, appartenant au même titre à la première grande division de la famille des mammifères. Ainsi, voilà qui est convenu, de par Linné, le grand classificateur suédois, l'homme est le premier des animaux, quelque chose de plus que le Mandrille ou le Magot; je ne

sais pas même si Linné ne nous faisait pas l'honneur d'admettre en communauté avec nous les chauves-souris. Cuvier essaya d'isoler l'homme dans l'ordre des bimanés ou bêtes à deux mains, reléguant au-dessous de lui les bêtes à quatre mains ou quadrumanes; mais cette classification, inventée par Blumenbach, à la plus grande gloire de l'espèce humaine, n'a pas prévalu, témoin la susdite inscription du Muséum d'histoire naturelle. L'homme est donc, de par les savants, atteint et convaincu de n'être qu'un premier des premiers, un singe raffiné, capable, on ne sait trop pourquoi ni comment, d'inventer les chemins de fer, le télégraphe électrique, la presse et autres singeries.

J'avoue que, pour mon compte, malgré votre

humble *Primates*, je m'en tiens à l'homme de l'ancien Testament, qui ne me semble avoir avec les

animaux d'autre rapport que celui de maître à sujet. Vos divisions et subdivisions n'obscurciront jamais



Orang, Chimpanzé, Gorille.

à mes yeux l'œuvre de Dieu, telle que nous la raconte le saint livre. Il vous restera de me mon-

trer le roi de la création, l'intelligence souveraine émanée de l'intelligence divine, dans la peau d'un



Colobe, Malbrouck, Magot, Papion.

Negrilo ou d'un Hottentot boschiman, et de me demander s'il y a bien loin d'une pareille brute

humaine au plus intelligent des Chimpanzés. Je vous répondrai imperturbablement qu'entre le plus

pittoresque et coquet Luxembourg, à notre bois de Boulogne si bien peigné. Allons-y, et causons ensemble de tout ce que nous verrons, de tout ce que nous diront ces arbres, ces parcs remplis de éléments et de cris étranges, ces tanières rugissantes, ces pièces d'eau peuplées d'hôtes si divers, ces plantes et ces fleurs fournies à nos plaisirs et à nos besoins par les cinq parties du monde. Évoquons même, si l'idée nous en vient, les illustres qui coulèrent dans cet asile de l'étude leur vie consacrée à la science, promeneurs invisibles dont l'âme doit hanter de préférence ces ombrages aimés.

Faisons-nous, n'est-ce pas, les honneurs de la grande entrée par la place Valhubert. Valhubert, un rude soldat normand, héros de Montebello et de Marengo, mort général cinq jours après Austerlitz. C'est lui qui, renversé par un boulet, dit aux soldats qui voulaient le relever : « A vos rangs, enfants, vous me ramasserez si vous êtes vainqueurs ! » Cette brave mort valait bien un souvenir.

Elle est jolie cette place Valhubert, avec ses ombrages qui continuent la verte ligne du quai Saint-Bernard et qui servent de portique aux grandes masses de verdure du Jardin des Plantes; mais pourquoi l'un de ses carrés est-il nu? c'est que c'est ici que le président de la république fut reçu par Paris, à son retour de ce voyage historique qui fut comme la préface de l'empire nouveau. On abattit les arbres déjà touffus de ce carré, pour y élever un arc de triomphe en l'honneur du voyageur de Bordeaux.

Eh bien! je le regrette ces arbres: l'arc de triomphe n'a vécu qu'un jour et ils avaient déjà dix ans; ils en auraient quinze aujourd'hui. Ces pauvres arbres, ils ne poussent pas vite et chez nous durent peu.

Mais entrons, mon cher compagnon de voyage, voici de quoi nous consoler. Marronniers séculaires, tilleuls gigantesques alignés en sombres et fraîches allées, pins au panache noir qui nous parlent de l'Orient, et, là-bas, sur la colline, le vieux cèdre du Liban que Bernard de Jussieu rapporta d'Angleterre en 1734; l'arbre géant tenait alors dans un chapeau de savant, et le naturaliste, pour sauver cette frêle existence, sacrifia au profit de son élève sa ration d'eau pendant la traversée.

Entendez-vous ces joyeux cris d'enfants, ces frais rires? voyez-vous courir, sauter, danser en rond tous ces chers petits êtres? C'est qu'ils sont vraiment chez eux dans ce jardin. La crinoline n'y fait pas la loi, comme dans la grande allée des Tuileries, et on y rencontre peu de ces petits hommes et de ces dames en miniature, qui jouent là-bas d'un air guindé en observant un décorum tout britannique, et en tenant à distance les jupes sans cage et les jaquettes démodées. On est ici en pleine communion avec la nature, qui se rappelle à nous par mille spectacles. Les conventions humaines n'ont pas beau jeu là où chaque arbre, chaque fleur, chaque animal vous parle d'êtres et de con-

trées qui ne ressemblent guère à la nature parisienne et aux habitants de la rue de Rivoli. Le Jardin des Plantes est une fenêtre ouverte dans Paris sur le reste de la terre. Et, ma foi, si beau que soit notre Paris, j'aime assez à mettre de temps en temps le nez à la fenêtre.

Laissons à notre gauche ces humbles carrés tout remplis de plantes médicinales; respect à la tisane des pauvres. Je voudrais seulement dire un mot à l'oreille du jardinier en chef. C'est là qu'outre l'eupatoire, le bouillon blanc et le chardon-roland, il cultive des spécimens de toutes les plantes utiles, fourragères, légumineuses, textiles. Or, où est, je vous prie, l'instruction populaire si vos céréales et vos légumes d'échantillons ne sont représentés que par une étiquette plantée sur une touffe de blé stérile et mal peigné, sur une betterave microscopique, sur un navet souffreteux que ma cuisinière n'admettrait pas aux honneurs de la marmite? Je vous dirai en confidence, monsieur le jardinier en chef, que les gens de campagne se gaussent indécemment de vos cultures modèles et se montrent en riant un trognon chauve, en se disant: C'est pourtant là ce qu'ils appellent un chou-fleur à Paris.

Vue du pied de ces carrés, la perspective est grandiose. L'œil court sur les massifs peu élevés des beaux carrés du *Fleuriste* et ne s'arrête qu'à l'ancien bâtiment de la surintendance.

Ces vieux bâtiments de la rue Lacépède et ces carrés de plantes médicinales nous disent la destination primitive du jardin qui, au temps de son fondateur Gui de Labrosse, portait le nom de Jardin royal de médecine. Gui de Labrosse, botaniste distingué et médecin de Louis XIII, donna au roi, en 1633, une grande partie du terrain du jardin actuel et fut le premier intendant de l'établissement nouveau. L'idée n'était pas de lui, comme on l'a dit toujours, mais de Hérouard, premier médecin du roi qui, en 1626, avait obtenu des lettres patentes pour la fondation d'un jardin de ce genre. Le terrain donné par Gui consistait en quatorze arpents achetés sur la Butte-aux-Copeaux, terrain marécageux bordé par un monticule formé seulement des immondices et des gravois rejetés par le Paris méridional. Le labyrinthe et le cèdre sont plantés sur un vaste tas d'ordures. Eh oui! cher lecteur, et leur verdure n'en est que plus fraîche.

Les plantes de Gui de Labrosse furent d'abord bien au large dans l'ancienne voirie aux bouchers de la Butte-aux-Copeaux. La collection en était maigre, et le Jardin de Paris eût fait triste figure à côté du Jardin des Plantes de la Faculté de Montpellier, fondé par Henri IV en 1598.

Mais, vous le savez, petit à petit jardin fait son nid: une petite serre y fut un jour triomphalement installée, une serre à bâche dont ne voudrait pas dans sa villa un bourgeois des Batignolles. Puis, Gaston d'Orléans, ce fils dégénéré de Henri IV, qui conspira toujours et toujours abandonna au bourreau les têtes de ses complices, Gaston envoya au

Les procédés employés étaient encore bien imparfaits à cette époque.

Nous avons dit, d'une façon sommaire, ce qu'il faut entendre par haute et basse-lisse. Décrivons plus complètement chacun de ces procédés.

L'ouvrier en haute-lisse est assis derrière la chaîne, qui est tendue perpendiculairement. Il a, sur une toile imprimée d'une seule couleur, un trait général du tableau à reproduire. Ce trait s'applique sur la chaîne et l'ouvrier le suit fil à fil, avec une pierre noire qu'il mouille de sa salive. Les contours généraux ainsi dessinés, l'œuvre se fragmente, chaque ouvrier s'établit sur une partie, repasse son trait à l'aide d'un papier de supente huilé et calqué, où sont reproduits tous les contours de son morceau. Des bobines chargées lui ont été délivrées à l'avance par les chefs de travail, à qui revient le soin de déterminer les couleurs, les tons, les nuances.

Dans la basse lisse, au contraire, dont le travail s'exécute horizontalement et à l'envers, l'ouvrier, assis, fait hausser et baisser les fils de la chaîne au moyen de marches. L'estomac et les coudes appuyés sur l'ensouple où s'enroule l'ouvrage, l'ouvrier n'aperçoit le trait du tableau qu'à travers la chaîne: car, ici, le trait n'est pas dessiné sur les fils.

Tels sont les procédés aujourd'hui encore en vigueur; mais on n'y arriva pas d'un seul coup. A l'origine, on ne trouva pas de meilleur moyen pour copier un tableau que d'en détruire le modèle. On le coupait par bandes qu'on approchait de la chaîne, en faisant correspondre les fils de la chaîne aux parties de la toile à reproduire. Seulement, déjà, même avec ce procédé de Vandale, la haute-lisse avait une supériorité véritable: elle rendait la copie avec une rigoureuse exactitude et dans le sens de l'original, tandis que la basse-lisse la reproduisait à contre-sens; l'ouvrier en basse-lisse n'apercevait, avons-nous dit, l'original qu'à travers les fils d'un métier horizontal. Aussi, la basse-lisse s'est-elle vue bornée au dessin d'ameublement et au tableau d'ornement, dont le mérite n'est pas dans une scrupuleuse reproduction.

C'est en 1737 seulement, qu'on imagina de prendre sur un papier transparent, papier huilé dit de supente, un décalque fidèle du tableau. Ce décalque fut dès lors appliqué sur la chaîne et l'original put être conservé. Ainsi, toutes les tapisseries exécutées sous Louis XIV, sous la direction de Charles Lebrun par exemple, ont dévoré leurs modèles.

En 1758, l'homme au flûteur automate, au canard digérant, cet étonnant Vaucanson, venu trop tôt pour la grande mécanique, redressa les métiers de basse lisse par un ingénieux mécanisme; on put dès lors considérer l'ouvrage sans détendre la pièce, opération jusque-là nécessaire et fort difficile.

Telle est l'histoire des procédés: un mot encore sur l'école de tapisserie française et sur ses produits.

L'école, depuis Louis XIV, n'a pas cessé d'être

à la fois à la tête de l'art et de l'industrie. La maison des Gobelins, devenue *Manufacture des meubles de la couronne*, abrita longtemps les artistes les plus éminents dans tous les genres. Des peintres, des sculpteurs, des orfèvres, des graveurs, des lapidaires y travaillaient à côté des tapissiers, et, de ces efforts réunis, sortaient ces ameublements magnifiques qui embellissaient les résidences royales de France, et qui, sous forme de présents aux souverains, répandaient par le monde entier les inimitables chefs-d'œuvre de l'art français. Plus tard, quand les Gobelins cessèrent d'être un rendez-vous de tous les arts, il y resta toujours une école de dessin et une teinturerie modèle.

Autour de la maison mère des Gobelins, gravitaient des établissements secondaires devenus centres industriels de première importance: la Savonnerie de Chaillot, réunie aux Gobelins en 1826, où furent fabriqués les grands tapis des châteaux royaux et ceux de Saint-Roch; Beauvais, manufacture établie en 1664, sous la direction d'Oudry et de Boucher, spéciale pour la basse-lisse; Aubusson et Felletin, fabriques aux traditions sarrasines, dont les premiers travaux remontent au VIII<sup>e</sup> siècle. A ces différents centres de fabrication, il faut joindre par la pensée les centres de production des matières employées par les tapissiers: Tourcoing, pour les laines filées, doublées et retorses; Lyon, pour les soies en écreu. Car on employa longtemps ce fâcheux mélange de soie et de laine qui déprécie si singulièrement les tapisseries les plus belles. Les deux matières, dont l'une est mate, l'autre lustrée, ne reçoivent pas les mêmes teintes, ne supportent pas l'action de l'air d'une manière uniforme; de là ces discordances de tons, ces couleurs hachées, ces expressions grimaçantes qu'on remarque dans quelques-uns des produits de notre grande manufacture, excepté sous la direction d'Audran, qui n'admit jamais que la laine pure, seule capable de donner des œuvres fondues et durables.

Aujourd'hui, la fabrication des tapis n'est plus exclusivement un art de luxe; elle est tombée, depuis 1830, dans le domaine de l'industrie privée. Les consommateurs manquent un peu, il est vrai, à la production; mais enfin, Aubusson, régénéré par la maison Sallandrouze, Tourcoing, Nîmes et Felletin fournissent à un mouvement annuel de plus de 10 millions de francs. Le tapis, comme le tableau, s'est rapetissé, mis à la portée de tous, et cependant les canapés, les portières, les panneaux, les tapis de pied genre moquette ou velouté à nœuds, sont encore des œuvres d'art.

C'est cette distinction du dessin, ce bon goût des modèles qui manquent encore à la fabrication belge de Tournai; à la fabrication autrichienne de Vienne; à la fabrication prussienne de Berlin; surtout à la fabrication anglaise de Kidderminster et d'Halifax, dont le seul mérite est le bon marché.

La France est encore restée sans rivale dans l'art de la tapisserie.

P. ROUSSEAU.

UNE VISITE AU JARDIN DES PLANTES



Le lion et sa famille.

Avec qui la ferai-je, cette visite? avec un interlocuteur de fantaisie, chargé de me fournir à propos la réplique, comparse complaisant qui m'écouterait parler et me suppléerait au besoin, le tout pour vous donner, cher lecteur, l'illusion d'une conver-

sation et pour vous dissimuler l'ennui d'un long discours?

Eh non! allons-y tous les deux, sans plus de façons, dans ce jardin charmant que vous préférez, j'en suis sûr, à nos Tuileries majestueuses, à notre